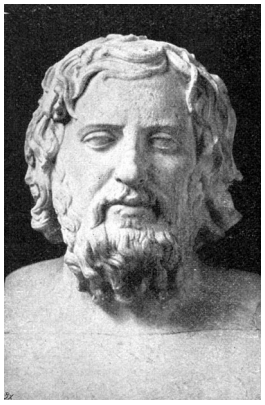
L’Anabase

ou

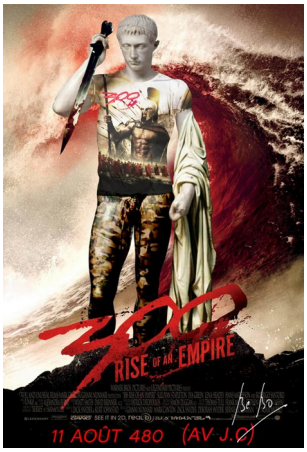
L’ Expédition des Dix-Mille

Xénophon



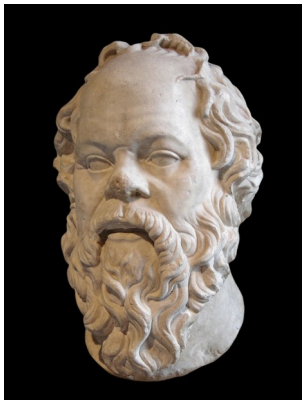
Tu veux savoir comment je m'appelle ?
Xénophon. Xénophon, tout court.
Et où je suis né ?
A Athènes. Mais ne me demande pas en quelle année parce que je ne le sais pas. Grosso modo vers 430. Avant Jésus Christ, bien sûr, ce qui fait donc aujourd'hui 2 454 ans… Waouh !!

A cette époque ma ville était en guerre avec sa rivale, Sparte et, ma foi, on peut pas dire que ça s'est bien passé pour elle. Cette guerre a duré 30 ans, à la fin Sparte a gagné et Athènes a perdu tout son pouvoir sur le monde grec.



Avant pourtant ces deux villes s'étaient alliées pour combattre leur ennemi commun, les Perses. En 480 ces Barbares -à cette époque on appelle barbare toute personne qui parle pas le grec ! - les Perses donc avaient envahi la Grèce. Et tu connais bien sûr cette bataille des Thermopyles où 300 spartiates avec Léonidas à leur tête se sont battus jusqu'à la mort pour retarder les milliers de soldats de Xerxès.

Mais après ces années d'entente la rivalité entre les deux cités déboucha sur cette guerre qui dura 30 ans de 431 à 401 et qu'on appelle la Guerre du Péloponnèse.



Malgré la guerre ma jeunesse n'a pas été trop difficile et puis j'ai eu d'excellents professeurs. Je ne te parlerai que d'un, Socrate, l'homme le plus laid d'Athènes, mais tout le monde admirait sa science. Pourtant il disait toujours et partout qu'il ne savait rien. Et tu sais ce qu'il ajoutait : «Ah ! si, je ne sais qu'une seule chose, c'est que je ne sais rien»!

Bon, après ma vie s'est un peu compliquée, tout simplement parce que étant athénien, j'avais beaucoup de sympathie pour Sparte. J'admirais ces

hommes, leur courage, la façon dont ils élevaient leurs enfants. J'écrirai d'ailleurs un jour un texte là-dessus.

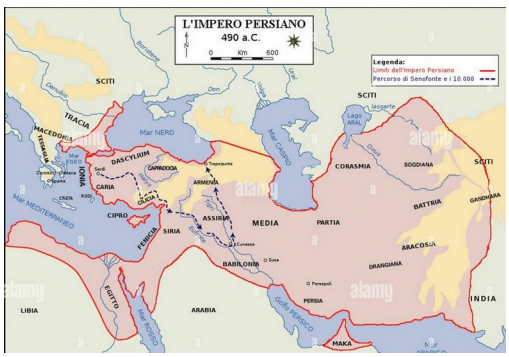
Bref on m'a fait comprendre qu'il valait mieux que je quitte Athènes. Un de mes amis Cléarchos m'a invité à venir le rejoindre dans le nord de la Grèce.

3

C'était un chef militaire et il s'apprêtait à partir en Perse rejoindre Cyrus, le fils du Roi Darius. Ce Cyrus avait soi-disant des problèmes avec un ennemi local et il avait demandé à Cléarchos de venir l'aider avec ses mercenaires. Les mercenaires, ce sont ces gens qui désirent faire la guerre pour gagner de l'argent. C'est comme qui dirait leur métier. Banco ! j'y vais, même si la Perse était l'ennemie des Grecs.

Peut être que si j'avais su ce qui allait se passer, je serais resté tranquillement chez moi. J'étais loin d'imaginer tous les dangers que j'allais affronter, les guerres qu'il nous a fallu livrer, les trahisons de ceux que je croyais nos alliés et surtout la perte de mes amis, en premier Cléarchos.

D'un autre côté cette expédition militaire que j'ai commandée pendant de longs mois m'a permis de découvrir de nouveaux paysages, des fleuves immenses, de nouveaux peuples si différents du nôtre, leurs coutumes, leur nourriture, leur façon de s'habiller. Et bien entendu, j'ai appris aussi à commander aux soldats, à savoir leur parler pour leur donner courage quand arrivaient les combats.



Avant de commencer le récit de cette expédition, que je te dise quelques mots sur la Perse. Sa capitale, Babylone, à l'est. Ce royaume n'existe plus aujourd'hui, mais à cette époque il était immense. Si tu prends une carte, la Perse c'était la Turquie, l'Irak, l'Iran, l'Arménie, l'Egypte.

Pas mal hein ? Et c'était un royaume d'une richesse exceptionnelle. Les mercenaires avaient tout intérêt à aller y faire la guerre !

70 ans après moi, un homme a repris ma route et il est allé jusqu'en Inde. Cet homme tu le connais, son nom, Alexandre.

Ce livre qui raconte cette expédition, s'appelle « l'Anabase l'expédition des Dix-Mille », 10 000 car il y avait 10 000 mercenaires. Et des kilomètres, on en a fait, plus de 6 000 pour revenir chez nous ! Pas mal hein !!!

Livre 1

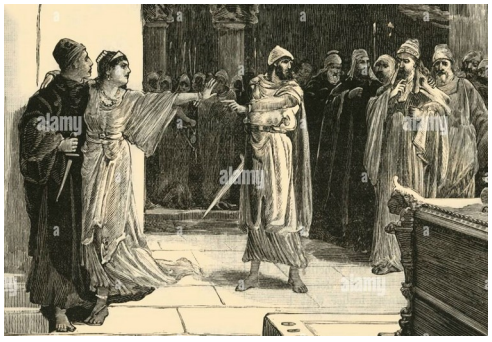
Cyrus part de Sardes rejoindre Babylone où règne le Grand Roi Artaxerxès.

Tout a commencé comme un conte de fées. Darius le roi de Perse avait deux enfants, Artaxerxès et Cyrus. Parysatis, la femme de Darius préférait, Cyrus. Ce jeune homme depuis l'enfance était supérieur à tous les autres.

Première chose importante chez nous, Cyrus respectait et écoutait les Anciens. Il était courageux que ce soit à la chasse ou au combat. Il avait toutes les qualités d'un grand chef militaire. Ceux qui lui rendaient service il savait les récompenser

mais il était sans pitié pour ceux qui se moquaient de lui. Depuis son plus jeune âge Cyrus attirait la sympathie de tous. Conscient de ses qualités de chef, son père Darius lui avait confié le commandement de toutes les troupes dans le centre de l'empire.

Darius qui allait mourir convoqua ses deux enfants. Cyrus partit le rejoindre. Il avait avec lui Tissapherne qu'il croyait être son ami. A son arrivée au palais Darius était déjà mort et Artaxerxès avait été déclaré roi.



Quand Artaxerxès fut monté sur le trône, Tissapherne s'approcha de lui et le persuada que son frère Cyrus voulait le tuer, pour s'emparer du trône. Vrai ou faux,je ne sais pas, mais le Roi crut Tissapherne et condamna à mort frère. Cyrus échappa à la mort grâce à Parysatis, sa mère, qui supplia le roi de l'épargner. Artaxerxès accepta, et chassa Cyrus de Babylone. Il reprit la route rejoindre son poste de commandement à Sardes.

Mais comme tu peux l'imaginer Cyrus n'était pas content, pas content du tout. En colère d'avoir été traité ainsi, il décida de se venger. Et se venger sans que son frère s'en aperçoive. C'est là que Cyrus montra son intelligence. Il commença à entraîner son

armée, et pour ne pas attirer les soupçons du Roi, il fit croire à son frère qu'il voulait se venger de Tissapherne qui l'avait trahi. Artaxerxès le crut. Mais Cyrus avait besoin de soldats bien meilleurs que les siens. Ces soldats étaient en Grèce. Or Cyrus avait aussi dans de nombreuses régions de Grèce des amis sur lesquels il pouvait compter, qui tous avaient d'importantes armées, des mercenaires redoutables.

Parmi eux, dans la région de Thrace, il y avait Cléarchos. En Thessalie, Aristippos, et en Béotie Proxénos. C'est lui qui persuada Xénophon de l'accompagner rejoindre Cyrus. A ces amis aussi Cyrus fit croire qu'ils se battraient contre Tissapherne.

Et tous vinrent avec leurs mercenaires rejoindre Cyrus. D'autres troupes arrivèrent alors que l'expédition avait déjà commencé. Combien étaient-ils en tout ? Xénophon parle de 100 000 soldats parmi lesquels plus de 13 000 mercenaires grecs.

La plupart étaient les hoplites. Les hoplites sont des fantassins armés d'un bouclier rond. Ils sont équipés d'un casque, d'une armure de bronze et de cnémides qui protègent leurs jambes. Comme armes, ils ont une épée et une

lance. Ce lourd équipement les empêche de se déplacer rapidement.

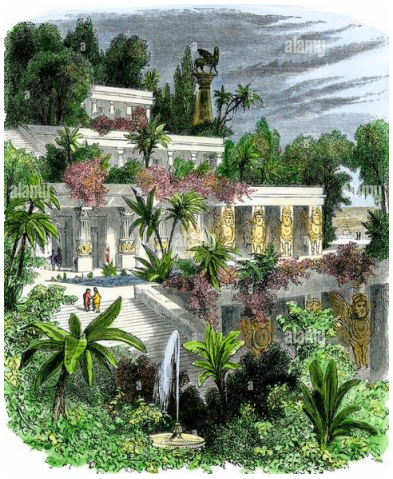
A leurs côtés il y a des soldats armés plus légèrement et donc plus mobiles, les peltastes. Pour se protéger les peltastes n'avaient qu'un bouclier d'osier léger, mais ils étaient armés de javelots et d'épées.

Et puis, encore moins armés il y avait les gymnètes qui eux n'étaient armés que d'arcs, de frondes et de javelots. Aucun équipement ne les protégeait.

Tissapherne au courant de ce rassemblement militaire comprit que Cyrus avait d'autres projets que celui de s'attaquer à lui. Il partit donc auprès du Roi Artaxerxès pour l'informer des préparatifs de Cyrus. Le Roi comprit que son frère voulait s'attaquer à lui et à son tour il commença à préparer son armée.

Imagine cette foule immense qui se déplace d'ouest en est pour traverser la Perse. Car s'il y a les soldats,
il y a aussi les femmes de certains d'entre eux, leurs enfants. Il y a aussi les bêtes, chevaux ou bétail, les chariots qui traînent les armes et les tentes. Plus de 100 000 personnes vont parcourir 1 500 km pour rejoindre Counaxa, la ville où a eu lieu la bataille avec des étapes de 30 km par jour. Bien sûr il y eut des arrêts de plusieurs jours dans certaines cités, car il fallait se ravitailler pour nourrir ces gens et se reposer.

De la cité de Sardes, on se dirigea vers le sud-est de l'empire, on traversa la Cappadoce puis on descendit vers la Méditerranée pour rejoindre la cité d' Issos.



Puis de là on rejoignit le fleuve Euphrate qui nous conduisit dans cette région qu'on appelle la Mésopotamie. Cette région se situe entre les deux grands fleuves que sont l'Euphrate et le Tigre. Babylone sa capitale avait connu la gloire sous le règne de Nabuchodonosor. Elle était restée célèbre pour ses remparts et ses jardins suspendus.

La bataille décisive contre le Roi eut lieu le 3 septembre 401 à 70 kilomètres au nord de Babylone, à Counaxa.

Mais on n'arriva pas à Counaxa sans avoir rencontré des problèmes. D'abord nos mercenaires. Peu après leur départ ils eurent des doutes sur le but de cette expédition. Pourquoi une armée si importante pour se battre contre Tissapherne ? Ils se demandèrent même s'ils allaient continuer. Cléarchos leur fit craindre les risques auxquels ils s'exposaient s'ils avaient l'intention de déserter. La vengeance de Cyrus serait sans pitié. Il valait mieux aller le trouver pour discuter avec lui. Si Cyrus voulait que les mercenaires le suivent, il fallait qu'il leur donne plus d'argent. Cyrus accepta. Premier problème réglé !

On rencontra aussi des difficultés d'un ordre différent. On traversa des régions aux plaines fertiles bien arrosées, plantées de vignobles et d'arbres de toutes sortes, produisant en abondance des récoltes. Mais on trouva hélas des régions bien plus arides.

Ainsi lorsqu'on arriva en Arabie, le long de l'Euphrate, il nous fallut traverser un désert de 200 kilomètres. Un sol plat, sans arbres, rempli de tout un tas d'animaux sauvages. Des onagres en très grand nombre, des autruches, des outardes et des gazelles.

Cette absence d'herbe et d'arbres entraîna la mort de beaucoup de nos bêtes. Les troupes aussi manquèrent de vivres et nous les Grecs, on a été condamné à ne manger que de la viande, nous qui en mangeons très peu d'habitude.

Et puis bien sûr, il y eut les difficultés de la route. Dans certains endroits les chariots avaient du mal à franchir des passages étroits et boueux. Un jour, devant le peu d'efficacité des soldats à pousser les chariots, Cyrus en colère se tourna vers les nobles perses qu'il avait avec lui. Il leur ordonna de se joindre aux soldats pour libérer les équipages. Alors ces nobles jetèrent à terre leurs manteaux et se mirent à l'ouvrage avec ardeur. Avec leurs tuniques luxueuses et leurs pantalons brodés ils se jetèrent dans la boue et, avec une rapidité incroyable, ils dégagèrent les chariots en les soulevant.

Arrivés dans la cité de Thapsaque, au deux tiers de son expédition, Cyrus convoqua les chefs grecs pour leur apprendre la vérité : ils allaient se battre contre le Grand Roi qui résidait en Babylonie. Une

fois encore nos mercenaires refusèrent d'aller plus loin si on ne leur donnait pas plus d'argent. Cyrus promit de donner à chaque homme l'équivalent près de deux ans de solde, plus l'argent qu'ils recevraient une fois rentrés chez eux. Qui pouvait refuser de telles conditions ?

10

La bataille approchant, Cyrus accéléra la marche. Comme on le fait toujours à la veille d'une grande bataille, on rassemble ses soldats et on leur parle. Qu'est ce qu'on leur dit ?

Ben, qu'ils sont les plus forts, que leurs adversaires savent pas se battre, qu'ils vont les vaincre facilement et, cerise sur le gâteau, qu'après la victoire, ils auront beaucoup beaucoup d'argent. Et les soldats partent au combat sans peur ! Voilà ce que leur dit Cyrus.

Maintenant regardons un peu les armées. Chez les mercenaires grecs on compte 10 400 hoplites, 2 500 peltastes et une vingtaine de chars à faux, ces chars dont les roues étaient équipées de lames tranchantes.

A ces mercenaires grecs s'ajoutaient les armées de Cyrus. Combien étaient-ils ? On ne le sait pas. Xénophon parle de 100 000 hommes, mais plus exactement ils seraient 30 000. Quels que soient ces chiffres, l'armée de Cyrus était bien moins importante que celle d' Artaxerxès qui elle comptait 400 000 soldats. 400 000 contre 30 000, c'est plutôt inégal !

L'armée de Cyrus était prête et pendant 10 jours rien ne se passa. Mais que faisait Artaxerxès ? Aurait-il renoncé à se battre ? Cyrus le crut, et il relâcha toute vigilance. Les soldats se débarrassèrent de leurs armes sur les chariots et tous marchaient sans ordre.

Au matin du 3 septembre 401, on apprend que l'armée du Roi arrivait dans la plaine de Counaxa. Affolement général dans le camp, personne n'était prêt. A la va vite on réorganise l'armée en ordre de bataille. Cléarchos et Proxénos se placent à droite, Ménon l'autre chef grec, à gauche avec les troupes de Cyrus qui lui se tenait au centre.

En début d'après midi nos mercenaires virent l'horizon se couvrir d'un épais nuage de poussière et la colline se remplir d'une nuée sombre de soldats. L'armée d'Artaxerxès, avec ses fantassins disposés

en rectangles, ses chars équipés de roues garnies de lames, s'avançait en silence, bien alignée et d'un pas lent. En face l'armée de Cyrus ne bougeait pas, elle attendait qu'arrivent les soldats retardataires.

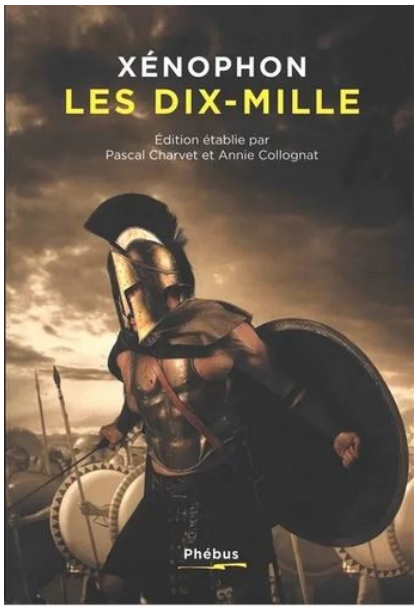
Quelques centaines de mètres séparaient nos deux armées. Alors les grecs se mirent en marche, et firent beaucoup de bruit pour effrayer les chevaux. Cette attaque brutale des Grecs mit rapidement en déroute l'armée d' Artaxerxès. Et comme cela arrive très souvent, quand les soldats sont vaincus ils prennent la fuite. Jusque là tout allait bien donc pour Cyrus, mais Cyrus commit l'erreur qu'il ne fallait pas faire.

Il vit de l'endroit où il était placé la déroute de l'aile gauche d'Artaxerxès. Sûr que la bataille allait être gagnée et qu'il serait le Roi, Cyrus fit le contraire de ce que lui avait recommandé Cléarchos.

Entouré de ses 600 cavaliers qui le protégeaient, il se jeta dans la bataille, s'approcha des 6 000 cavaliers qui protégeaient Artaxerxès et les mit rapidement en fuite. Cyrus aperçut son frère, se jeta sur lui et le blessa. La victoire était proche.

C'est alors qu'un javelot l'atteignit à l'œil et Cyrus fut mortellement blessé. Tous ceux qui l'entouraient périrent sauf Ariaïos qui prit la fuite avec toute ses troupes.

Artaxerxès qui avait vu mourir son frère comprit qu'il avait remporté la victoire, même si une partie de son armée était vaincue par les mercenaires. Il se précipita dans le camp de Cyrus, fit main basse sur toutes les richesses accumulées et détruisit toutes les provisions.



Ignorant ce qui était arrivé à Cyrus, nos mercenaires grecs continuent la bataille sous les ordres de Cléarchos et de Proxénos. Les troupes du Roi prennent à nouveau la fuite quand elles voient les Grecs s'avancer vers elles avec encore plus d'ardeur que précédemment. L'ennemi fuyait à bride abattue.

Nos mercenaires avaient mis en déroute l'armée d'Artaxerxès sans avoir perdu un seul homme. Ils rentrèrent au camp le soir ivres de bonheur. Un bonheur qui dura peu de temps. D'abord on ne comprit pas pourquoi notre camp avait été pillé et pourquoi Cyrus ne nous rejoignait pas. Ce n'est que le lendemain matin qu'on apprit sa mort… et notre défaite.

Nous nous trouvions seuls au monde, dans un pays inconnu, avec contre nous toute l'armée perse qui n'avait qu'une envie, nous massacrer.

Le soir, tu t'imagines, on a eu du mal à trouver le sommeil. C'était pas la joie !..

Livre 2

L'armée grecque quitte Counaxa, trahison de Tissapherne à Caïnaï

Les Barbares avaient ravagé notre camp et en plus ils avaient pris toutes nos provisions. On n'avait plus rien à manger. Pour manger il nous fallut abattre nos bœufs et nos ânes. Pour les faire cuire on a trouvé sur le champ de bataille quantité de boucliers en bois et des chars abandonnés.

Pendant qu'on se restaurait on reçut la visite des envoyés d'Artaxerxès. Le message du Roi était simple : on rend nos armes et on a la vie sauve, sinon on sera considéré comme ennemis et l'armée perse nous massacrera tous. Bien entendu on accueillit très mal ce message et on décida de garder nos armes.

Rester au camp n'était plus possible. Cléarchos décida de rejoindre le perse Ariaïos dès la nuit tombée. Ariaïos avait combattu auprès de Cyrus. Après la mort de son chef il avait pu se sauver avec ses troupes et il avait établi son camp à l'abri.

Ariaïos et Cléarchos décidèrent d’unir leurs forces. Ils s’engagèrent par serment à ne pas se trahir. Ils sacrifièrent du bétail et dans le sang des victimes ils trempèrent leur épée.

15

Puis la question se posa : quelle route prendre pour rentrer en Grèce ? Impossible de reprendre la même route, on avait tout dévasté sur notre passage et on ne trouverait plus de quoi se nourrir.

Il y avait une autre route au nord, mais bien plus longue. Il fallait décider vite pour avoir deux ou trois jours d’avance sur les troupes du Roi. Pour garder cette avance, des étapes plus longues s’imposaient.

Dès le lendemain toute l’armée se mit en route vers Babylone. Là on trouva des villages et des provisions en abondance blé, vin, fruits de palmiers qui nous donnèrent des maux de tête. Mais le moral était revenu !

L’armée d’Artaxerxès n’était pas loin, Cléarchos ordonna à ses soldats de marcher en rangs et d’avoir les armes à portée de main, de se tenir en ordre de bataille .

Impressionné par notre armée le Roi nous envoya Tissapherne. Il nous informa qu’Artaxerxès, malgré l’opposition de

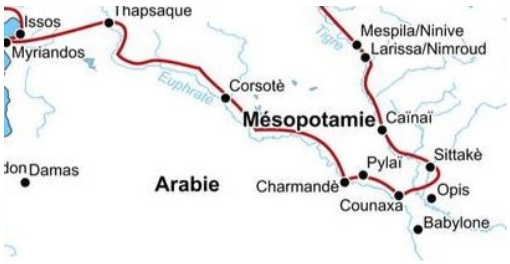
beaucoup, nous accorderait la vie sauve et nous fournirait des guides pour rentrer chez nous si nous faisions le serment de ne pas l’attaquer.

Cléarchos le promit, les serments furent échangés et Tissapherne repartit chez le Roi lui apporter notre promesse. Nous n’avions plus qu’à attendre le retour de Tissapherne et des guides.

16

20 jours, 20 jours on attendit leur retour. Pourquoi Tissapherne ne revenait-il pas ? Ce retard était inexplicable et beaucoup d’entre nous commençaient à douter de la sincérité du Roi. Enfin Tissapherne réapparut avec les guides, et l’armée se mit en route.

Mais pourquoi Ariaïos marchait-il toujours aux côtés de Tissapherne ? Pourquoi nous évitait-il ? Voilà qui augmenta la méfiance de nos chefs. Ariaïos allait-il nous trahir ? Par précaution notre armée marchait loin derrière celle des Perses et le soir on installait notre camp à quelques kilomètres du leur.



Malgré cette atmosphère bizarre, les guides de Tissapherne continuaient à nous conduire, et nous ravitaillaient. Après plusieurs jours de marche, on atteignit le Tigre. Et chaque armée s'installa de chaque côté du fleuve, près de la cité Opis. Malgré nos inquiétudes la nuit fut calme, et le lendemain on arriva dans la ville opulente de Caïnaï où les soldats purent se nourrir de pain, de fromages et de vin.

Pour mettre un terme à cette lourde atmosphère de méfiance, Cléarchos alla voir Tissapherne. Il l'assura que les Grecs n'avaient aucune mauvaise intention. Quel intérêt, lui demanda-t-il, auraient les Grecs à l'attaquer puisque sans lui ils ne pourraient rentrer chez eux ? En plus ils avaient tous deux promis par serment fidélité et loyauté et les dieux accepteraient mal qu'une parole donnée ne soit pas respectée.

Tissapherne remercia Cléarchos de ses propos et l'assura lui aussi de sa loyauté. Comment les Grecs pouvaient-ils en douter ? Les armées Perses auraient pu nous attaquer cent fois et malgré la valeur de nos troupes nous n'aurions eu aucune chance de sortir vainqueurs dans ce monde inconnu.

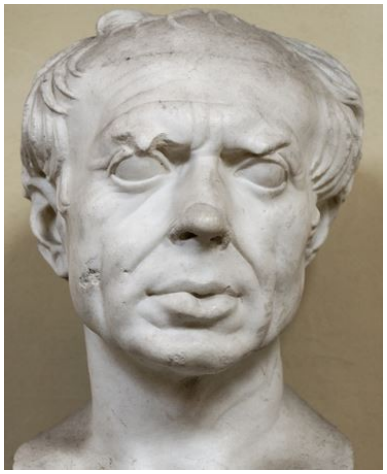
Chez lui aussi les serments avaient de la valeur, jamais il ne trahirait une parole donnée. Pour savoir qui répandait ces bruits de trahison, Tissapherne invita Cléarchos et les chefs grecs à venir chez lui le lendemain pour en parler.

Confiant dans l'amitié de Tissapherne et malgré l'opposition de beaucoup, Cléarchos partit le lendemain avec une vingtaine de chefs et de capitaines rejoindre le camp des Perses. Deux cents soldats non armés les accompagnaient.

Quand ils arrivèrent au camp on fit rentrer les chefs, les capitaines restèrent à l'entrée. Aussitôt les soldats perses s'emparèrent de nos chefs et tous les autres furent massacrés.

Nous qui étions restés au camp on apprit le sort de nos chefs quand on vit revenir un de nos soldats qui avait pu échapper au piège de Tissapherne. Maintenant que nous avions perdu nos chefs, Le Roi était sûr que jamais nous ne pourrions rentrer chez nous. C'était la preuve que depuis le début il voulait notre perte.

Désespérés par les trahisons du Roi et de Tissapherne, on apprit aussi celle d'Ariaïos. Ce dernier nous confirma que nos chefs allaient être mis à mort. Artaxerxès exigeait en plus que nous lui livrions toutes nos armes. C'est sous nos insultes que le traître Ariaïos retourna chez les Perses.



Cléarchos avait été un grand chef militaire. Avec l'argent que Cyrus lui donna il put enrôler des soldats et partit rejoindre Cyrus. C'était un véritable homme de guerre qui savait commander et prenait grand soin de ses soldats. Aussi le suivaient-ils aveuglément même s'il fallait attaquer de nuit les ennemis.

Mais ces résultats Cléarchos les obtenait par la sévérité. Les punitions qu'il infligeait étaient lourdes. Une armée non punie n'était d'aucun service disait-il. Un soldat devait redouter son chef plus que l'ennemi.

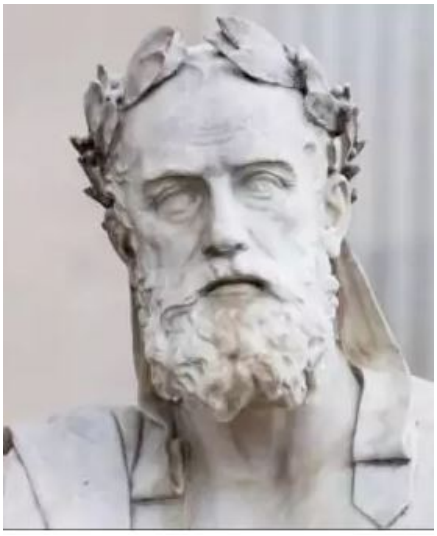
Beaucoup de ses soldats quittaient son armée quand l'occasion se présentait car il était impitoyable, même après ses victoires. C'était donc un excellent militaire, mais un chef sans humanité.

Avec Cléarchos, Proxénos fut aussi mis à mort par le Roi. Son rêve depuis l'enfance, c'était de devenir un grand homme. Le moyen d'y parvenir, était l'armée. Et c'est ainsi qu'il décida de suivre Cyrus. Il pensait aussi gagner beaucoup d'argent. Mais il n'avait pas le talent de Cléarchos pour se faire respecter par ses soldats. Ceux-ci ne craignaient pas de lui désobéir.

Livre 3

Début de l'expédition, arrivée chez les Cardouques à Cizre

La mort de nos chefs nous avait anéantis. Sans eux à plus de 2 000 kilomètres de la Grèce, sans guide, dans un pays hostile qu'on ne connaissait pas, où personne ne nous aiderait, qu'allions-nous devenir ?



Il y avait dans l'armée grecque un Athénien nommé Xénophon. Il n'était pas capitaine, pas même soldat. Pourquoi était-il là ? C'est son ami Proxénos qui l'avait invité à le rejoindre chez Cyrus.

Xénophon hésitait à partir chez les Perses, les ennemis d'Athènes qui, en plus, avaient aidé Sparte dans la guerre du Péloponnèse. Il voulut l'avis de Socrate. Celui-ci lui conseilla d'aller consulter l'oracle de Delphes. La réponse d'Apollon lui fut favorable, et Xénophon partit rejoindre Cyrus.

La mort de nos chefs nous empêchait de trouver le sommeil. Xénophon dormait, mais il fut réveillé par un rêve. Dans ce rêve, la maison de son père brûlait. Il comprit qu'il n'était plus temps de dormir, l'ennemi ne tarderait sans doute pas à venir. Il fallait agir.

Aussitôt il alla réveiller les chefs de troupes. Des décisions devaient être prises. Compter sur la pitié d'Artaxerxès qui n'avait pas hésité à tuer son propre frère Cyrus ? Impossible... Donc à tout prix éviter de tomber dans ses mains. Mais les dieux étaient avec nous Grecs puisque les Perses n'avaient pas respecté leur serment. Voilà qui devait rendre courage aux soldats pour aller au combat.

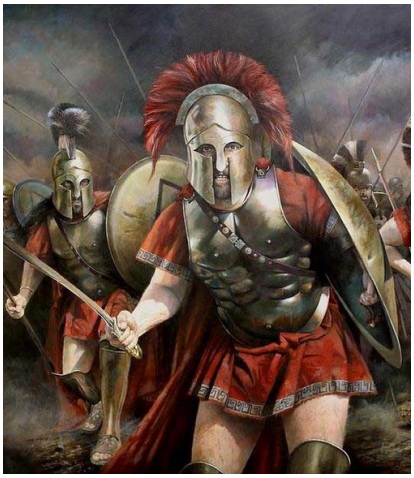
Tous les chefs apprécièrent le discours de Xénophon. Tous lui demandèrent de se mettre à leur tête. Après avoir réveillé les chefs des bataillons, en tout une centaine, Xénophon s'adressa à eux.

D'abord pour éviter que leurs soldats deviennent des lâches, les chefs ne devaient pas leur montrer des signes de découragement et se montrer meilleurs qu'eux au combat. Ensuite il fallait réorganiser leurs unités en nommant de nouveaux chefs pour remplacer ceux qui avaient été tués. Sans chefs il n'y a aucune discipline dans l'armée et les désastres arrivent. Enfin ils devaient parler à leurs hommes. On ne peut rien obtenir de soldats découragés.

Ce discours plût à tout le monde. De nouveaux chefs furent choisis. Aux soldats qui avaient été rassemblés, Xénophon trouva les mots pour leur redonner

confiance. Oui, la situation était difficile, les grands chefs avaient été tués, Ariaïos les avait trahis mais ils ne devaient pas se laisser aller. Plutôt que de tomber aux mains des ennemis, il fallait mourir en se battant courageusement. On arrête de se lamenter sur son sort, on agit.

23



Ce discours fut interrompu par un homme qui éternua. Tout le monde comprit que c'était là l'intervention de Zeus qui envoyait un signe favorable. Xénophon en profita pour rappeler alors aux soldats que les dieux étaient de leur côté et qu'ils ne pouvaient favoriser les Perses puisqu'ils n'avaient pas respecté les serments.

Il ajouta qu'ils devaient aussi se battre comme leurs ancêtres qui avaient remporté de si brillantes victoires contre leurs ennemis, aux Thermopyles. Maintenant que leur vie était en jeu, il faudrait montrer encore plus de vaillance que lors de leur victoire à Counaxa.

Pour quitter ce pays, leurs prisonniers leur serviraient de guides. Ils auraient la vie sauve s'ils acceptaient, sinon on mettrait fin à leurs jours. Le retour ne serait pas facile car il y aurait des fleuves à franchir, mais ils trouveraient de l'aide auprès de certains peuples. Et avec l'argent de leurs victoires, ils se

procureraient de quoi se nourrir. Plus jamais ils n’auraient faim.

Il ne fallait donc plus tarder et, pour se déplacer le plus rapidement possible, les soldats devaient voyager léger. Alors on brûla les chariots et les tentes qui ne servent à rien quand il s’agit de combattre ou de se ravitailler. On ne garda que ce qui servait au combat, au boire et au manger.

Xénophon termina son discours en insistant sur la discipline, en cas d’insubordination, le coupable serait châtié de la manière la plus dure. Tout le monde approuva ce discours.

Les soldats se préparèrent à partir, en se plaçant comme le recommandait Xénophon en carré. Chaque côté du carré est composé de soldats qui entourent et protègent les non-combattants. Quand l’armée est disposée en carré, elle peut voir de tous côtés les attaques qui sont dirigées contre elle.

Nos mercenaires franchirent en bon ordre un affluent du Tigre et se dirigèrent vers le Nord. Leurs guides leur avaient dit qu'ils y trouveraient des villages remplis de provisions.

On s'en approchait quand on reçut la première attaque des cavaliers ennemis. Xénophon envoya ses soldats à leur poursuite. Mais comment des hoplites lourdement chargés pourraient à la course rattraper des cavaliers ? Ils n'y parvinrent pas, bien sûr. Heureusement les ennemis n'avaient envoyé qu'un petit escadron et les Grecs atteignirent les villages à la nuit tombée. Voilà une expédition qui commençait mal !

Xénophon comprit qu'il y avait des décisions urgentes à prendre. Cet épisode avait montré l'importance de la cavalerie. Jamais un soldat ne pourrait rattraper un cheval qui s'enfuit. Il fallait donc constituer une cavalerie. Des chevaux, on en trouva une cinquantaine.

Il fallait ensuite des armes de jets, et pour cela Xénophon pensa aux soldats de Rhodes qui savaient presque tous se servir de frondes. On devait confectionner des frondes. Enfin on équipa certains soldats de cuirasses.

Heureusement qu’on s’était préparés car dès le lendemain les Perses nous attaquèrent à nouveau, et cette fois les ennemis étaient bien plus nombreux. Hoplites, peltastes et cavaliers se précipitèrent sur eux et leur firent subir de lourdes pertes. Voyant que la victoire leur échappait, les Barbares s’enfuirent.

Après cette victoire, l’expédition reprit sa route vers le Nord. On arriva dans la cité de Larissa connue aussi sous le nom de Nemrod. Cette grande ville bâtie il y a plus de 3000 ans était depuis longtemps abandonnée. Mais rien qu’à voir ses murs on comprit qu’autrefois elle avait connu un passé glorieux. Jamais on n’avait vu une muraille aussi longue. Elle entourait la ville sur 10 km. De large elle faisait plus de 7 mètres et de hauteur, 30 ! On y resta peu de temps juste de quoi se reposer et on repartit pour rejoindre Ninive.

Cette ancienne capitale avait été détruite en 612, un peu plus de 200 ans avant notre arrivée. Ninive aurait été fondée il y a près de 7000 ans et serait devenue riche à cause de sa situation. D’abord elle était située dans une plaine fertile. Ensuite les grandes routes commerciales de ces époques-là passaient tout près.

Là aussi on fut tous admiratifs devant les murailles de la cité. Aussi longue et aussi haute que celle de Nemrod, mais deux fois plus épaisse !En 612, Ninive tomba aux mains des ennemis qui la pillèrent et la détruisirent.

Après avoir quitté Ninive et continué notre route vers le nord, on retrouva le traître Tissapherne qui n'avait pas renoncé à nous attaquer. Mais chaque fois nos mercenaires le mirent en déroute. Incapable de nous vaincre avec son armée, de rage Tissapherne fit brûler les villages et les champs. Ça nous plongea dans un profond découragement puisqu'on n'avait plus de quoi se ravitailler.

Quelques jours après on trouva des villages où l'on passa quelques jours parce qu'il y avait du ravitaillement en abondance pour les hommes et les bêtes. Cela permit aussi de soigner les blessés et les soldats valides purent se reposer.

Apparut alors un autre problème. D'un côté on avait au nord une chaîne de montagne infranchissable, de l'autre un fleuve d'une profondeur effrayante. Un soldat de Rhodes proposa de gonfler des outres, de les lier ensemble et de les jeter sur l'eau. Recouvertes de terre, elles permettraient aux hommes de franchir le fleuve.

Ce procédé ingénieux mais irréalisable fut abandonné. Puisque le Tigre était infranchissable à cause de sa profondeur et de sa largeur, on n'avait plus qu'une route, celle du nord et tenter de franchir les pentes abruptes de la montagne. Derrière ces montagnes était le pays des Cardouques, peuple montagnard et belliqueux. Si on arrivait à passer, on pourrait alors franchir le Tigre.

Livre 4

Des Cardouques à Trébizonde

Au point du jour, on arriva au pied de la montagne et on se mit à la gravir. Sur les premiers contreforts on aperçut des villages cardouques vers lesquels on se dirigea. Les habitants les avaient abandonnés pour se réfugier avec femmes et enfants dans la montagne.

Dans ces villages on trouva des vivres en abondance et de nombreux ustensiles en bronze. On aurait pu s'en emparer pour les revendre mais on n'y toucha pas. On voulait montrer aux Cardouques que nous n'étions pas leurs ennemis.

Insensibles à ces gestes d'amitié, des groupes de Cardouques attaquèrent l'arrière garde de notre armée. Mais ils n'étaient pas assez nombreux pour nous chasser et ils repartirent se réfugier dans la montagne.

De notre côté, il fallait reprendre notre marche et continuer l'ascension de cette montagne. Pour avancer plus vite, on prit des décisions terribles : on abandonna mulets et prisonniers, ils ralentissaient notre marche. De plus les soldats qui les gardaient ne participaient pas au combat.

Les Cardouques profitaient des tempêtes pour nous faire subir de lourdes pertes. La montagne, ils la connaissaient par coeur. Ils avaient choisi d'occuper des positions élevées pour atteindre nos troupes de leurs flèches.

Sous la torture des prisonniers Cardouques nous indiquèrent une route qui nous permettrait d'atteindre les sommets d'où les ennemis nous envoyaient aune avalanche de pierres. Quand on y arriva on les attaqua et les autres mercenaires, sous la conduite de Xénophon, purent escalader la montagne.

Et c'est ainsi que de jour en jour, de sommet en sommet les combats se succédaient, chaque camp voulant prendre possession des parties les plus hautes pour mieux attaquer l'ennemi et faire de nombreux morts.

Les soldats cardouques étaient redoutables. Leur agilité leur permettait de s'approcher très près de nous. Leurs seules armes étaient des frondes ou des arcs. C'étaient des archers redoutables car leurs arcs, beaucoup plus grands que les nôtres, avaient des flèches d'un mètre de long qui transperçaient nos boucliers et nos cuirasses. Quand ils avaient quitté le champ de bataille, nos soldats ramassaient

leurs flèches et s’en servaient comme de javelots.

31

En sept jours que dura cette traversée du Kurdistan, dans ce mois de septembre 401, on parcourut 100 kilomètres pour arriver à franchir les montagnes. Ce fut au cours de ces sept jours que notre armée éprouva le plus de difficultés et perdit le plus de monde au combat.

Mais quel soulagement quand on arriva dans les villages qui dominaient la vallée de Kentritès, le fleuve qui sépare l’Arménie du pays des Cardouques. Le soir on parla avec plaisir de toutes les épreuves qu’on avait subies et on s’endormit dans la joie en songeant que tout cela était maintenant fini.

Mais au matin, on vit de l’autre côté du fleuve Kentritès des soldats lourdement armés. C’étaient des armées amies de Tissapherne qui nous empêchaient de le traverser. Que faire ? En face les amis du traître, et, derrière nous, les montagnes qu’on venait de franchir, remplies de

Cardouques en armes. Inutile de dire qu'on était plutôt découragés !

Mais une habile manœuvre de nos troupes trompa l'ennemi. Notre armée se sépara en deux. L'une se dirigea vers un endroit qui nous permettait de passer le fleuve en ayant de l'eau jusqu'aux genoux. L'autre partie resta face aux Arméniens. Ceux-ci trop peu nombreux, craignant d'avoir à se battre sur deux fronts et d'être encerclés, s'enfuirent.

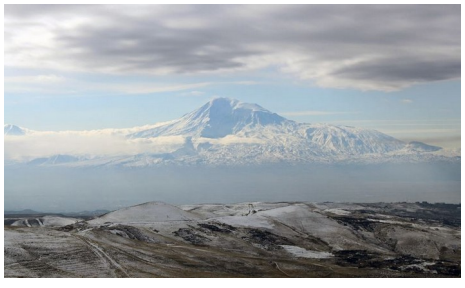
Etait-ce la fin de nos problèmes ? Allait-on pouvoir traverser le fleuve ? Pas du tout ! On entendit derrière nous les soldats Cardouques qui descendaient de la montagne pour se battre contre nous dans la plaine. Mais s'ils savaient se battre dans leurs montagnes, le corps à corps leur était étranger et la plupart d'entre eux s'enfuirent. Nos mercenaires venaient de remporter une nouvelle bataille.

On franchit donc le fleuve et on se mit en marche à travers l'Arménie. L'Arménie est une région plate ce qui nous permit de faire de longues étapes. On parcourut près de deux cents kilomètres. On trouva de nombreux villages où les vivres

abondaient. L'hiver approchait et une neige épaisse se mit à tomber.

Dans le camp les hommes étaient paralysés par la nuit glaciale. Alors Xénophon se leva et pour donner du courage à ses troupes, il se mit à fendre du bois revêtu d'une simple tunique. D'autres l'imitèrent puis toute l'armée se mit au travail. Nos hommes allumèrent des feux. Pour combattre le froid on se frotta le corps avec de l'huile de sésame ou de pistache. Après avoir repris des forces on alla s'installer dans les villages où l'on trouva des provisions en quantité.

Mais il fallait rester sur nos gardes. La nuit on envoyait des soldats dans la montagne pour prévenir toute attaque. Il arriva souvent d'ailleurs que nos hommes aient à se battre pour déloger les ennemis des positions qu'ils occupaient. Et là il faut reconnaître que nos peltastes n'avaient pas de rivaux. A chacune de leurs victoires, nos mercenaires revenaient les bras chargés du butin dont ils s'étaient emparé.



Notre marche continuait et l'on finit par rejoindre la source de l'Euphrate sur le haut plateau anatolien. Les conditions climatiques n'avaient pas changé et devenaient de plus en plus difficiles à supporter. La neige atteignait une

épaisseur de 2 mètres. Bêtes et esclaves périrent en grand nombre. Nous n'avions plus rien à manger. Dans ce froid glacial, les hommes affamés s'écroulaient. A perte de vue, on ne voyait qu'une immensité blanche.

Ceux que l'éclat de la neige avait rendus aveugles, ceux dont le froid avait gelé les orteils, tous ceux-là on les abandonna. Pour se protéger la vue contre l'éclat éblouissant de la neige, on se mettait devant les yeux quelque chose de noir. La nuit, il fallait ôter nos chaussures car le soulier gelait autour du pied.

Quand les troupes retardataires arrivaient enfin aux villages une lutte sans pitié s'engageait avec les soldats qui les avaient précédées. Les premiers arrivés avaient fait main basse sur la nourriture et ils n'étaient pas prêts à partager et les retardataires voulaient absolument de quoi se restaurer.

Xénophon et son groupe trouvèrent un type de maisons qu'il n'avaient jamais vues. Ils arrivèrent dans un village où les habitations étaient souterraines. Les gens avaient creusé de profonds et larges tunnels pour laisser passer les bêtes. Dans ces demeures il y avait des chèvres, des moutons, des bœufs, des volatiles. Il y avait aussi du blé, de l'orge et une boisson très agréable qu'on buvait avec des pailles. Cette boisson faite de vin d'orge, était en fait de la bière. Ces habitations s'enfonçaient dans la terre sur plusieurs étages.

Pour une fois l'accueil fut très amical. On nous servit des mets délicieux, des viandes d'agneau, de porc de chevreau ou de volaille et on nous fit aspirer ce fameux vin d'orge qu'on buvait avec une paille. Xénophon interrogea le chef du village et lui demanda quel était ce pays. Le chef répondit que c'était l'Arménie. On y resta huit jours avant de reprendre la route.

Les longues étapes s'enchaînaient et l'on finit par rencontrer de nouveaux ennemis qui occupaient la montagne. Une fois encore le génie militaire de nos chefs nous fit remporter la victoire. Au bord de l'épuisement, on arriva enfin dans la cité d'Erzurum. En douze jours de marche, on avait à peine parcouru 140 kilomètres, ce qui est peu. La neige et nos ennemis nous avaient bien ralentis.

Les habitants de la cité nous avaient vus arriver et pour se protéger ils s'étaient installé hommes, femmes, enfants et bétail sur une position élevée. Ce bétail il nous le fallait pour nous approvisionner, mais il était impossible de s'approcher car du haut de leur position élevée les hommes nous envoyaient une avalanche de pierres qui firent de gros dégâts dans nos rangs.

Xénophon ordonna malgré tout aux mercenaires d'attaquer. Oui, ils devaient attaquer, car à un moment les ennemis n'auraient plus de pierres à jeter. C'est ainsi qu'on se lança tous par petits groupes à l'assaut de cette citadelle. Quand on voyait les pierres rouler sur nous, on se réfugiait autant qu'il était possible derrière des arbres. Pour montrer leur bravoure beaucoup d'entre nous

s’élancèrent sur la colline et s’emparèrent du camp.

36

Alors un spectacle horrible se déroula devant nos yeux. N’ayant plus de pierres à jeter, les femmes jetèrent leurs enfants du haut de la colline et elles s’y jetèrent elles-mêmes après eux. Les hommes en firent autant. Les Grecs s’emparèrent d’une grande quantité de bœufs et de petit bétail.

Un autre peuple guerrier se présenta devant nous quelques jours après, les Chalybes. Ils cherchaient le combat au corps à corps. Leurs hoplites étaient cuirassés jusqu’à la ceinture, leurs jambes étaient protégées par des bandes de cuir. Poignard à la ceinture, lance à la main, ils étaient sans pitié pour leurs victimes.

Les vaincre n’était pas le plus important. Le plus important était d’avancer et on le fit sans perdre de temps. En huit jours on parcourut 180 km, soit près de 25 km par jour, et on atteignit Gymnias, une grande ville prospère.

Le chef de la cité nous jura qu’en 5 jours il nous conduirait dans un lieu d’où l’on verrait la mer. S’il ne tenait pas sa promesse, il était prêt à mourir. Au bout de 5 jours, une puissante clameur se fit entendre à l’avant de l’armée. Xénophon qui conduisait l’arrière garde crut que d’autres ennemis attaquaient. Il enfourcha son cheval et se rendit à la tête de la

colonne. Quand il fut assez près, il entendit ce cri fameux que criaient les soldats «Thalassa ! Thalassa ! La mer. La mer ». Et tous de se mettre à courir. Les soldats s'embrassaient, se serraient dans les bras. Ils savaient que la fin de leur expédition approchait.

Les Macrons habitaient cette région.D'abord craintifs de voir ces soldats envahir leur territoire ils furent rassurés quand on leur jura que nous n'avions qu'une envie, retourner chez nous sans les attaquer. Alors ils nous aidèrent et nous guidèrent pour nous conduire dans le territoire de la Colchidie. Les Colchidiens pris de peur en nous voyant abandonnèrent leurs villages. On s'y installa et on trouva des vivres en abondance.

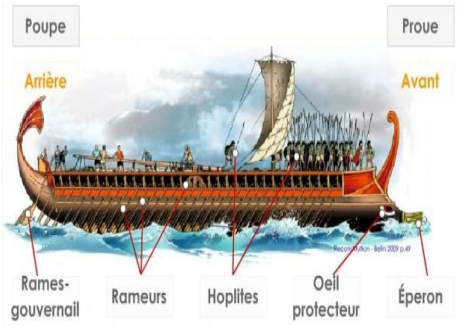
Certains hommes se précipitèrent sur du miel qu'ils avaient trouvé en grande quantité. Dès qu'ils en avalèrent quelques gorgées, ils se mirent à délirer. Ils vomissaient, aucun d'eux ne pouvait se tenir debout. Comme des gens ivres ils avaient l'air de fous furieux. Et un ou deux jours plus tard ils se relevaient, leur empoisonnement étant passé.

La route reprit et on arriva à Trébizonde *(Trapezus),* ville grecque située sur le Pont-Euxin. On y passa un mois, reçus chaleureusement par les habitants de la

ville. Normal, puisqu’ils étaient grecs comme nous ! On fit la paix avec les Colches. Pour fêter cet accord d’importants sacrifices furent offerts aux dieux et on organisa des concours d’athlétisme.

Livre 5

De Trébizonde à Sinope. Les Grecs se divisent.



Une fois ces moments de fête passés, on se réunit pour savoir quelle route prendre. Le premier à parler dit que les soldats en avaient assez de marcher, de se battre, d'obéir. Ce qu'ils voulaient, c'était rentrer en Grèce par la mer. Beaucoup approuvèrent cette décision. L'un de nos chefs Cheirisophos se proposa d'aller à Byzance trouver un ami commandant d'une flotte, pour lui demander des navires. Tout le monde fut enchanté de cette décision.

En attendant le retour de Cheirisophos, Xénophon informa les soldats des problèmes qu'ils allaient rencontrer. Il n'y avait pas assez de provisions sur ce territoire, il faudrait donc s'en procurer sur des terres ennemies. Ces ennemis sans doute ne manqueraient pas de nous attaquer. On devait rester en éveil et continuer à monter la garde.

Quant aux bateaux, il fallait dès à présent imaginer que Cheirisophos n'en ramène pas assez pour nous tous. Si l'on ne pouvait s'emparer des bateaux qui croisaient au large, il faudrait rentrer à pied en Grèce. Les soldats par leurs cris firent savoir qu'il n'était pas question de faire la route à pied.

Chaque jour nos mercenaires sortaient de leur camp de plus en plus loin pour s'approvisionner. C'est ainsi qu'ils pénétrèrent sur le territoire des Déliens, un peuple guerrier qui n'hésita pas à brûler villages et cultures. Seules quelques bêtes avaient pu échapper au feu.

Quant aux Déliens ils se réfugièrent dans une citadelle qu'on ne pouvait atteindre qu'après avoir franchi un profond ravin. Non sans mal nos soldats réussirent à s'en emparer et à ramener dans notre camp prisonniers et bétail.

Quant à Cheirisophos on l'attendait et il ne ne revenait pas. Les vivres manquaient toujours. On quitta Trabzonde et après deux jours de marche on arriva à Kérasous. On y resta dix jours pendant lesquels on fit le décompte des soldats. On dénombra huit mille six cents hommes, alors qu'au départ on était 10 000. 1 400 soldats avaient péri.

On rencontra un nouveau peuple, les Mossinèques qui refusèrent de nous laisser passer. Pour les combattre on décida de faire alliance avec leurs ennemis. C'est un plan qui marcha à

merveille. Ces nouveaux alliés nous envoyèrent 600 soldats. Ils portaient tous des boucliers d’osier, un javelot et une tunique en tissu très épais qui leur arrivait aux genoux. Sur la tête des casques de cuir et ils avaient des haches en fer.

Ainsi armés ces soldats partirent en tête affronter les Mossinèques avec quelques mercenaires. Savaient-ils se battre ? Sans doute que non, car ils furent rapidement mis en déroute. Pour la première fois que nous connaissions la défaite, jamais cela ne nous était arrivé. Notre armée ne pouvait rester sur cet échec.

Le lendemain nos soldats repartirent au combat, les peltastes en tête. Quand les ennemis virent approcher nos hoplites, ils commencèrent à fuir, poursuivis par les peltastes. Rapidement nos troupes arrivèrent au palais du roi. Abandonné par ses hommes, le roi refusa de sortir et il perdit la vie dans l’incendie que nos mercenaires allumèrent.

Commença le pillage des maisons remplies d’abondantes provisions, blé, paille, tranches de dauphin salé, et vin. Ce

vin était amer, mais mélangé avec de l'eau il devenait parfumé et bon à boire.

Contrairement à ce qu'on imaginait les cités grecques établies sur la côte de la mer Noire ne nous accueillirent pas amicalement. Ainsi nous eûmes des problèmes avec les habitants de Cotyôra qui refusèrent quelque temps de nous approvisionner. Après de longues discussions nous finîmes par nous entendre avec eux et nous restâmes dans la cité de Cotyôra quarante cinq jours. Toujours dans l'attente du retour de Cheirisophos.

Fatigués d'attendre on se dirigea vers la cité voisine, Sinope. Les chefs de Sinope n'étaient pas sûrs de pouvoir nous fournir assez de bateaux, c'était pourtant la seule solution car sur la route un autre peuple ennemi nous attendait, les Paphlagoniens.

Outre que les Paphlagoniens avaient une armée redoutable contre laquelle nous aurions à nous battre, nous aurions à franchir de nouvelles montagnes et de nombreux fleuves. La route par la mer était plus sûre.

C’est ce que choisit Xénophon à une condition : on partirait tous par la mer, et si ce n’était pas possible, on resterait tous. Si l’on se séparait, on aurait moins de force et on risquerait d’être vaincus et vendus comme esclaves.

Mais Xénophon avait-il vraiment envie de retourner en Grèce ? Certains disaient qu’il voulait rester avec son armée sur cette terre pour fonder une cité. Beaucoup étaient contre. On lui demanda de s’expliquer. Sa réponse fut claire : puisqu’on leur avait promis de leur donner tous les bateaux qu’ils avaient demandés, il voulait retourner en Grèce.

Cette méfiance à l’égard de Xénophon était très grave. Pour la première fois, les mercenaires avaient montré leurs divisions. Alors Xénophon leur rappela que s’ils n’étaient plus unis, ils s’affaibliraient et deviendraient des proies faciles pour leurs ennemis.

Livre 6

Arrivée en face de Byzance

Pendant notre séjour à Cotyôra nos relations avec le peuple voisin, les Paphlagoniens, devinrent plus amicales. Ils nous invitèrent dans leur camp. Après avoir procédé aux sacrifices, on servit un copieux festin. Pendant ce repas on découvrit des gens qui avaient des habitudes bien différentes des nôtres. Ils dînaient allongés sur des lits de feuillage, et buvaient leur vin dans des cornes.

A la fin du repas, nos Grecs de Thrace se levèrent et se mirent à danser. Ils dansaient avec leurs armes sur eux, et bondissaient avec légèreté, un couteau à la main. Pour finir l'un porta un coup à son voisin, donnant l'impression qu'il l'avait blessé, et l'autre fort habilement s'écroula sur le sol.

Les Paphlagoniens n'en croyaient pas leurs yeux et applaudirent ce spectacle nouveau pour eux. Ce qui les étonnait c'est que ces danses et les autres qui leur succédèrent étaient exécutées par des hommes armés.

Quelques jours après, on quitta nos nouveaux amis et on s'embarqua. On longea la côte paphlagonienne et après un jour de navigation on arriva à Sinope. C'est là qu'on trouva Cheirisophos deux mois après son départ. Les nouvelles qu'il apportait n'étaient pas bonnes. Il n'avait obtenu que deux bateaux !

Il fallait reprendre la route. Cheirisophos avait pris le commandement de l'expédition, Xénophon l'ayant refusé. Et l'on se dirigea vers Héraclée.

C'est à Héraclée, dit la légende, qu'Hercule descendit aux Enfers pour aller chercher le chien Cerbère. On y arriva au bout de deux jours. Les habitants de la cité nous accueillirent généreusement : vin, farine, bétail furent les présents qu'ils nous offrirent. Mais ces provisions étaient à peine suffisantes pour 3 jours, il nous en fallait bien plus pour continuer par la route.

On envoya une délégation auprès des chefs de la cité pour réclamer d'autres provisions. Malgré les menaces de nos soldats ces chefs refusèrent de nous donner davantage de vivres. Pour les protéger, ils les firent transporter à l'intérieur de leur citadelle.

Les Grecs s'accusèrent les uns les autres de l'échec de cette rencontre. De violentes querelles opposèrent les soldats

d’Athènes et ceux de Sparte. La belle unité de cette armée sous la conduite d’un seul chef n’avait duré que 5 jours ! Et l’armée se divisa ! Les uns partirent rejoindre la cité Thrace Calpè par la mer, les autres firent la route à pied.

46

Beaucoup de villages peuplent la région de Calpè. La population est nombreuse et la terre riche. Il y pousse de l’orge, du blé, toutes sortes de légumes. Les figuiers et les vignes qui donnent un vin délicieux ne manquent pas. Il y avait de tout, sauf des oliviers !

Le lendemain on jura de ne plus jamais se désunir. Mais on ne pouvait rester davantage à Calpè. N’ayant plus de bateaux il nous fallait prendre la route et affronter les ennemis.

Pour savoir si l’on pouvait attaquer, on procéda à des sacrifices pour connaître l’avis des dieux. Ce n’est qu’après en avoir fait de nombreux que la réponse des dieux nous fut enfin favorable.

Nos premières lignes partirent à l’assaut et nos soldats s’arrêtèrent bien vite devant le profond ravin qu’ils découvrirent. Ne comprenant pas les raisons de cet arrêt, Xénophon se tourna vers les soldats qui hésitaient à avancer.

Revenir en arrière, c’était la mort assurée. S’ils arrivaient à passer ce ravin, alors la victoire leur serait assurée. Et d’ailleurs ajouta-t-il pour les convaincre, les sacrifices offerts aux dieux leur étaient favorables. Il fallait donc marcher sur l’ennemi.

Xénophon fit avancer les soldats, répartit les peltastes de chaque côté. Lance sur l’épaule droite, tous devaient attendre le signal de la trompette pour abaisser leurs armes en position d’attaque et marcher au pas. En face les ennemis attendaient confiants.

Mais les peltastes donnèrent l'assaut sans attendre l'ordre de leur chef. Résultat, ils furent mis en déroute. La trompette sonna, les hoplites se mirent en marche et, au premier contact, l'ennemi recula.

Son aile gauche enfoncée, l'aile droite alla se réfugier sur une hauteur. Les Grecs marchèrent sur elle et très rapidement s'en emparèrent. L'ennemi abandonna la contrée et nous pûmes profiter de toutes les richesses de la région.

Des forces, il fallait en reprendre car pour arriver à Byzance nous marchâmes 7 jours. Le huitième nous atteignîmes Chrysopolis, la cité située en Asie en face de Byzance.

Livre 7

L'expédition des Dix-Mille s'achève à Pergame

Pharnabaze était le gouverneur de la région proche de Chrysopolis où l'on s'était arrêté. Cet ami d'Artaxerxès craignait que notre armée pénètre dans son territoire pour le ravager. Pour nous éloigner le plus vite possible il nous proposa de nous faire traverser le Bosphore.

On accepta bien sûr sans discuter puisqu'en plus il nous promit de l'argent. Une fois arrivés à Byzance on prit ensuite la route pour rejoindre la Grèce.

On marcha jusqu'à Périnthè en Thrace. Mais les soldats en avaient assez de marcher On décida de repasser du côté asiatique par la mer pour rejoindre la Grèce en abordant à Lampsaque. Ce choix nous obligeait à traverser le royaume de Pharnabaze qui ne voulait toujours pas de nous !

Bien sûr Pharnabaze qui avait tout fait pour nous éloigner de sa région, décida de lever une armée quand il apprit que nous avions décidé de débarquer sur son territoire. Face à sa puissante armée, on devait se trouver des alliés.

50

A Périnthè Xénophon rencontra Seuthès, le prince de Thrace. Seuthès avait un rêve tout simple : il rêvait de s'emparer du royaume de Pharnabaze. Il promit à Xénophon des récompenses énormes pour nous, si nous acceptions de nous battre avec lui contre Pharnabaze. Comment des mercenaires pouvaient-ils refuser de l'argent ?

On décida de rester car en plus, en cette fin d'année 400, la navigation était très dangereuse, et nous empêchait de rentrer en Grèce par la mer. Il y avait moins de risque à rester avec Seuthès. On accepta de faire campagne avec lui contre Pharnabaze.

Nos deux armées se mirent en marche la nuit, et sans avoir été repérées, elles s'emparèrent des premiers villages ennemis. L'armée de Pharnabaze avait été vaincue.

On prit le bétail avant de brûler toutes les maisons. Tout ça pour montrer à nos ennemis ce qui leur arriverait s'ils voulaient se battre à nouveau contre nous.

Cet hiver là la neige était partout et il faisait si froid que l'eau comme le vin gelait. De nombreux Grecs eurent le nez et les oreilles brûlés par le gel. Les

Thraces, eux, étaient mieux protégés : ils portaient des bonnets en peau de renard et des manteaux qui leur descendaient jusqu’aux pieds.

Pour passer l’hiver, on se dirigea vers le nord, dans la cité de Salmydessos, sur la mer Noire. Nos mercenaires étaient de plus en plus nerveux et irrités. Grâce à eux Seuthès avait agrandi son royaume, mais on attendait toujours les récompenses qu’il avait promises.

Alors nos soldats se mirent à piller les richesses dont ces territoires regorgeaient et ils le feraient jusqu’à ce que Seuthès respecte son serment. Seuthès comprit nos menaces et il fit parvenir à notre camp l’argent et les troupeaux qu’il nous devait.

Notre expédition s’acheva quand Seuthès reçut la visite des ambassadeurs de Sparte. La cité lacédémonienne, lui dirent-ils, avait décidé d’entrer en guerre contre Tissapherne. Sparte voulait nos mercenaires. Seuthès qui n’avait plus besoin de nous, accepta de nous libérer. Chez nous cette proposition de Sparte fut accueillie avec joie, d’autant plus qu’on nous promit beaucoup d’argent.

L’armée s’embarqua, passa à Lampsaque et descendit jusqu’à Pergame. C’est là que

nos mercenaires passèrent au service de Sparte pour aller combattre Tissapherne.

C’était la fin de cette expédition partie le 6 mars 401, arrivée à Pergame au printemps 399 soit à peu près deux ans pendant lesquels nos hommes parcoururent plus de 6000 kilomètres.